

Philip Martens

# Entretien avec Nicole Van Israël

Nicole Van Israël est connue des deux côtés de notre pays en tant que spécialiste en cardiologie. Son cabinet, ACAPULCO, est situé à Masta, un petit village dans les environs de Francorchamps, qui est sans aucun doute une des plus belles régions de notre pays. D'après Google Maps, le cabinet de Nicole serait ce qu'on peut trouver de plus intéressant à Masta mais ce n'est pas tout à fait vrai selon moi. En effet, Masta abrite aussi la plus grande colonie de pingouins ornementaux de Belgique et ceci n'est apparemment pas un hasard.

**Nicole, la plupart des vétérinaires vous connaissent probablement déjà mais puis-je néanmoins vous demander de vous présenter brièvement ?**

Je suis Nicole ; je suis née à Dendermonde mais j'ai grandi dans le Limbourg, à Peer pour être plus précise. Mon père travaillait tout près de là en tant qu'officier de carrière, sur la base aérienne de Kleine-Brogel. J'ai donc fait mes premières années d'école dans le Limbourg mais ma famille est ensuite retournée en Flandre Orientale et après mes humanités, je suis partie à Gand pour y suivre mes études de vétérinaire. Mon père aurait bien aimé que je devienne vétérinaire dans l'armée belge mais cela ne me tentait pas. Après avoir obtenu mon diplôme de vétérinaire, je suis partie en France et j'y suis finalement restée pendant quatre ans environ. Ensuite, après un crochet par l'Angleterre et la Suisse, j'ai atterri en Écosse où j'ai effectué une résidence en médecine cardiorespiratoire à l'Université d'Édimbourg. Après ma résidence à Édimbourg, je suis rentrée en Belgique. J'ai alors travaillé quelque temps à la Faculté de Médecine Vétérinaire de Liège mais j'ai finalement créé mon propre cabinet de cardiologie. En plus de mon travail, je suis actuellement également présidente de l'European Society of Veterinary Cardiologists, membre actif du Credentials Committee Cardiology de l'European College of Veterinary Internal Medicine for Companion Animals (ECVIM-CA) et représentante nationale auprès de l'European Board of Veterinary Specialisation.

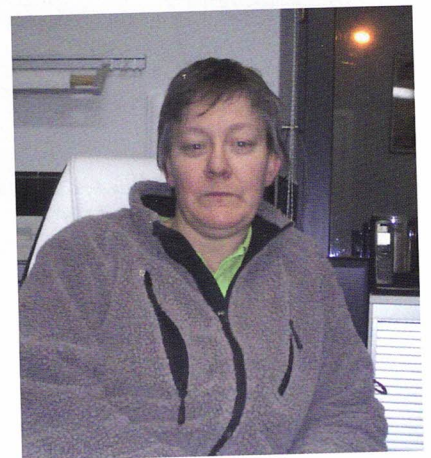
**Une bien longue histoire que tout cela mais c'est un parcours**

**impressionnant et vous êtes clairement « fanatique » de votre métier. Aviez-vous toujours rêvé de devenir vétérinaire ?**

Oui, on peut le dire. J'ai toujours rêvé de cela, depuis l'âge de sept ans. Et tout a toujours été dominé par ce rêve, jusqu'à mon choix d'option d'études en humanités, à savoir Latin-Sciences. Je détestais le latin mais j'ai quand même choisi cette option parce qu'il le fallait. Je me le suis imposé.

**Vous êtes ensuite partie à la Casinoplein à Gand pour y devenir vétérinaire. Vous avez obtenu votre diplôme en 1991 puis vous êtes partie en France...**

Oui, immédiatement ! En fait, j'avais déjà effectué, pendant les vacances d'été, quelques stages internationaux via l'IVSA en Amérique et en France et je savais quelle direction je voulais prendre. Je savais aussi qu'en France je pourrais immédiatement me mettre au travail – c'était déjà convenu - et c'est ainsi que le lendemain de ma proclamation officielle, le 1er juillet, je suis partie en France. J'y ai fait de la pratique mixte mais surtout les grands animaux. En France, le travail était très saisonnier ; c'est pourquoi j'avais deux emplois à l'époque : un emploi d'hiver et un emploi d'été. En hiver, je m'occupais surtout de grands animaux, particulièrement de Charolais, et aussi un peu de petits animaux. En été, je voyais beaucoup plus de petits animaux mais aussi des vaches laitières, surtout des Holstein. Et beaucoup de moutons et de chèvres. J'avais donc un emploi stable mais je travaillais en fait pour deux cabinets différents dans deux régions différentes : six mois ici et quatre



mois là-bas. J'habitais donc aussi à deux endroits différents mais ce n'était pas si mal car le logement était inclus dans le contrat à l'époque. Et j'avais deux mois de vacances que j'aimais consacrer aux voyages.

**Au cours de votre dernière année, vous aviez choisi l'option « Pratique rurale » et vous avez débuté votre carrière principalement en grands animaux mais vous avez finalement pris une toute autre orientation ?**

Oui. C'était un peu un concours de circonstances. Après quelques années, j'ai commencé à réaliser que je ne me voyais pas faire les grands animaux toute ma vie. Pendant cette même période, j'avais également eu un accident à cause duquel je ne pouvais plus effectuer un lourd travail physique et qui m'obligeait à envisager un réorientation de carrière. À cette époque, j'étais déjà inscrite à la seule formation structurée et organisée par une université, disponible en ce temps-là pour les vétérinaires en France : c'était l'ophtalmologie. L'ophtalmologie



était un domaine qui m'intéressait car je voyais souvent des patients avec des problèmes oculaires et je trouvais que mes connaissances dans ce domaine étaient insuffisantes, notamment parce que la formation en ophtalmologie durant ma dernière année à Gand avait été quasi inexistante. C'est ce qui m'a poussé à approfondir par moi-même mes connaissances dans cette matière. Tout d'abord en effectuant beaucoup de recherches et en achetant des livres spécifiques sur le sujet. Mais mon intérêt n'a fait que grandir et j'ai finalement entamé cette formation spécialisée. Cette décision a aussi été motivée par le fait que cette formation en ophtalmologie englobait à la fois les petits et les grands animaux, ce qui me semblait important en tant que vétérinaire en pratique mixte. Cette formation imposait aussi un certain nombre de stages de niveau adéquat. C'est ainsi que j'ai atterri en Angleterre car j'avais choisi de faire mes stages à l'Animal Health Trust (Newmarket) et au Royal Veterinary College (Londres). Et c'est là que m'est venue l'envie de me consacrer davantage aux petits animaux. Bien sûr, je faisais déjà des petits animaux mais, à l'époque, je trouvais que ce n'était pas vraiment le domaine le plus passionnant de notre profession. Jusqu'alors je ne m'étais pas imaginée travailler toute ma vie à temps plein en petits animaux. Mais tout a changé à ce moment-là. Et pendant cette formation, j'ai découvert la cardiologie en faisant des mesures de pression artérielle chez des chats atteints de lésions oculaires.

### **La cardiologie est alors devenue votre grande passion ?**

Absolument ! Mon intérêt croissant pour la cardiologie m'a fait entrer en contact avec Mike Martin qui m'a conseillé de me consacrer d'abord à la médecine interne générale avant de viser une spécialisation spécifique en cardiologie. Il ne se souvient apparemment plus m'avoir

dit cela mais j'ai quand même suivi son conseil. J'ai terminé mon Certificat d'études supérieures en Ophtalmologie vétérinaire (CESOpht) et suis ensuite partie travailler à Wolverhampton. Je travaillais alors souvent le weekend comme vétérinaire officiel dans les courses de lévriers. Cela me laissait un jour de congé par semaine que je passais systématiquement dans le cabinet de deuxième ligne de Mike à Coventry (de l'autre côté de Birmingham) parce que je voulais en apprendre le plus possible sur la cardiologie. En fait, je recherchais une résidence car je voulais décrocher mon certificat mais il n'y avait pas beaucoup de places disponibles à l'époque. J'ai finalement atterri en Suisse, dans les environs de Lausanne, où j'étais responsable de la médecine interne dans le cabinet de deuxième ligne d'un chirurgien spécialisé (Dr. Huber, Diplômé ECVS). Un an plus tard environ, j'ai reçu un coup de fil d'Angleterre m'apprenant que la faculté de médecine vétérinaire de l'université d'Édimbourg proposait un poste de résidence en cardiologie. J'ai posé ma candidature et je me suis rendue à Édimbourg pour un entretien suite auquel j'ai décroché le poste. J'étais alors face à un dilemme : j'avais une bonne situation professionnelle à Lausanne et je travaillais à l'époque pour obtenir mon Certificate in Small Animal Medicine (Cert SAM) mais je n'avais pas de véritable mentor là-bas, tandis qu'Édimbourg m'offrait des opportunités de carrière que Lausanne ne pourrait jamais m'offrir. J'ai donc écouté mon cœur et j'ai déménagé en Écosse pour une résidence de trois ans en médecine cardiorespiratoire. Mais ceci impliquait aussi que je devais décrocher, au cours de cette période, le Certificate in Veterinary Cardiology et en même temps me préparer à l'examen de l'European College of Veterinary Internal Medicine for Companion Animals. Entretemps, j'ai aussi rédigé ma thèse pour mon Master in Science (Msc) en cardiologie congénitale. Honnêtement, ma période à Édimbourg a été sans aucun doute la période la plus chargée de ma vie. Je garde pourtant d'excellents souvenirs de ce moment et je ne regrette absolument pas d'avoir fait tout cela même si, durant cette période, je me suis consacrée nuit et jour à ma profession et j'ai dû mettre le reste de ma vie de côté.

### **Après la fin de votre résidence, vous aviez trois certificats en poche et vous étiez en train de vous préparer intensivement aux examens pour obtenir le diplôme du Collège. Le monde de la médecine vétérinaire était à vos pieds mais vous êtes malgré tout rentrée en Belgique ...**

C'était un choix très réfléchi qui a surtout été motivé par des circonstances familiales : après onze années passées à l'étranger, je voulais me rapprocher de mes parents. Mes débouchés professionnels en Belgique étaient naturellement limités à l'époque car il n'existait pas encore de cliniques privées spécialisées et les seules véritables options étaient les universités de Gand et de Liège. J'avais envie de changement mais j'avais aussi besoin de verdure et de calme. L'ULg me proposait de bonnes perspectives d'avenir et me donnait la possibilité de vivre dans les Ardennes : j'ai donc rapidement fait mon choix. J'ai pu me mettre quasi immédiatement au travail en tant qu'interniste et cardiologue mais, au début, je devais encore étudier pour mes examens de l'European College of Veterinary Internal Medicine.

### **Vous aviez effectué un impressionnant parcours de spécialisation, vous êtes l'une des vétérinaires les plus qualifiées de Belgique et vous travailliez à la Faculté de Médecine Vétérinaire de Liège : votre carrière était toute tracée et vous étiez en bonne voie de devenir professeur ...**

Ha, mais je n'envisageais pas cette option. En effet, pour devenir professeur, il faut avoir un PhD que je n'avais pas. De plus, j'étais habituée aux normes anglo-saxonnes et j'étais donc convaincue que l'obtention d'un PhD nécessiterait une nouvelle fois quatre années de rude travail nuit et jour et je ne me voyais pas du tout entreprendre cela. D'ailleurs, je ne suis vraiment pas une académicienne : je suis une « acharnée de clinique », j'ai besoin de voir des patients, d'être au contact avec les animaux. De plus, on m'a offert l'opportunité de développer mon expertise sur un plan international en tant que consultante en cardiologie. Tout d'abord à Londres, à raison d'un jour par mois, et puis aussi à Rotterdam. Évidemment cela me tentait bien. C'est pour cette raison que j'ai mis un terme

à mon contrat avec l'ULg et que j'ai créé mon propre cabinet dans les environs de Spa où j'habitais à l'époque.

### **Mais à présent vous êtes installée à Masta, un minuscule hameau à proximité de Francorchamps.**

Oui, dans une ancienne école de village rénovée, tout près de l'E42, au cœur de l'Euro-région. Je me trouve à vingt minutes de la frontière néerlandaise et à dix minutes à peine de la frontière luxembourgeoise et allemande. Même la France n'est pas si loin. Et les personnes du Limbourg et de Louvain, voire même de la partie Est de Bruxelles, accèdent plus rapidement à mon cabinet qu'à Merelbeke. Ma clientèle est donc internationale et mes consultations se font chaque jour en quatre langues.

### **En plus de votre travail quotidien au cabinet, vous êtes également une conférencière enthousiaste et très sollicitée dans le cadre de formations et de congrès.**

Oui, cela fait partie de mon travail mais j'essaie toutefois de ralentir quelque peu la cadence ces derniers temps. Auparavant, j'étais souvent sur les routes pour donner cours quelque part mais j'essaie à présent de limiter cela à une fois par mois au maximum. En effet, la préparation de tels cours demande pas mal de temps et cela n'a fait que s'accroître avec la récente instauration des formations continues obligatoires. Les tracasseries administratives auxquelles il faut faire face pour demander une accréditation ne sont pas à sous-estimer. De plus, les formations continues ne sont pas toujours si agréables que cela pour le conférencier. C'est surtout vrai dans le cas des dites formations gratuites, organisées et payées par des firmes pharmaceutiques. La motivation des vétérinaires présents est totalement différente de celle dont ils font preuve dans les formations payantes. Ce phénomène n'a d'ailleurs fait que s'accroître avec les formations obligatoires. On voit vraiment la différence entre les personnes qui viennent pour se former et celles qui viennent pour l'aspect social de l'événement. C'est d'ailleurs surtout frappant lorsque la formation a lieu l'après-midi car la plupart des vétérinaires quittent la formation plus tôt pour pouvoir rentrer à leur cabinet à temps pour les consultations du soir. Pour le conférencier, qui est justement en train de développer la

conclusion de son exposé, c'est évidemment extrêmement frustrant. En tant que conférencier, on est souvent confronté à des vétérinaires qui arrivent en retard, qui partent trop tôt ou dont le téléphone se met à sonner pendant l'exposé ou même qui répondent sans aucune gêne au téléphone pendant le cours. Non seulement, je trouve ça extrêmement gênant mais j'estime aussi que cela témoigne d'un manque de respect vis-à-vis du conférencier. Surtout, le brouhaha des GSM. C'est pour cette raison que j'ai toujours une exigence, quand on m'invite à donner une conférence quelque part - et c'est d'ailleurs ma seule exigence - pas de téléphones. Les vétérinaires qui accordent plus d'attention à leur GSM qu'à mon exposé, je les mets dehors.

### **Vous avez donné des cours à des étudiants tant à Édimbourg qu'à Liège : quelle comparaison feriez-vous entre les étudiants belges en médecine vétérinaire et leurs congénères britanniques ?**

Le processus de sélection britannique fait en sorte que seuls les personnes les plus motivées et les plus intelligentes sont en mesure d'entreprendre les études de médecine vétérinaire en Grande Bretagne. Les « moins bons » étudiants là-bas, c'est-à-dire les étudiants qui ont le plus faible niveau, sont un peu moins bons que le top absolu mais leur niveau reste malgré tout acceptable. En Belgique, c'est différent : le plus faible niveau est nettement inférieur au plus faible niveau en Grande-Bretagne. Les étudiants britanniques sont aussi beaucoup plus disciplinés. En tout cas à la faculté. Il est vrai que lorsqu'ils sont de sortie ou qu'ils se rendent à un match de football, c'est parfois différent mais à la faculté et en clinique, ils sont beaucoup plus disciplinés. C'est aussi un peu la mentalité britannique en général. Les étudiants masculins portent toujours un costume et une cravate. Cela peut nous sembler un peu exagéré et je ne dis pas que ça doit rester comme ça mais je pense que cela favorise une certaine discipline et un certain respect qu'on ne trouve plus chez nous. Ici, les étudiants arrivent en retard au cours, ils dorment ou ils font ostensiblement autre chose. Si les cours ne les intéressent pas, ils feraient mieux de rester chez eux au lieu de venir les perturber. Mais c'est comme ça, on trouve chez nous des vétérinaires diplômés qui ne sont pas capables de



calculer une dose. Si la dose du médicament n'est pas indiquée sur l'emballage, ils sont le bec dans l'eau et c'est vraiment regrettable. C'est la raison pour laquelle je pense qu'une certaine sélection et une certaine intelligence sont nécessaires avant de pouvoir entamer les études de vétérinaire. Mais attention, ce n'est pas parce que le niveau des étudiants britanniques est supérieur que la médecine vétérinaire y est pour autant meilleure à mes yeux. OK, la structure est meilleure, le système infirmier est meilleur mais la médecine vétérinaire en pratique de première ligne n'est pas tellement meilleure qu'en Belgique sur le plan qualitatif.

### **Et quel était votre avis sur notre formation à Gand lorsque vous êtes partie à l'étranger en 1991 et que vous avez commencé à travailler en pratique ?**

Je pense que nous avons eu à l'époque une bonne formation en grands animaux. Dès que j'ai eu fini mes études, j'ai été capable de me débrouiller en pratique quotidienne. Je me sentais à ce niveau comme un poisson dans l'eau. Par contre, notre formation en petits animaux a été catastrophique selon moi. J'avais vraiment l'impression de ne rien savoir. Dans ce domaine, je me considérais comme un mauvais vétérinaire : mes connaissances sur les animaux de compagnie étaient beaucoup trop limitées et j'avais vraiment le sentiment que je devais approfondir fortement ma formation dans ce domaine. C'est pourquoi, j'ai commencé à faire beaucoup de recherches et, en 1995, je suis partie pendant six mois aux États-Unis. J'y ai visité trois universités différentes - Cornell, Purdue et Madison - et j'ai activement tourné en clinique pour animaux de compagnie. Sans aucune responsabilité cependant car notre diplôme belge ne l'autorisait pas. Mais ceci m'a permis d'entrer en contact avec un système structuré de spécialisation, d'internats et de résidences, de board certification. Ce système existait alors depuis plus de 20

ans déjà aux États-Unis alors qu'on n'en était qu'aux balbutiements en Europe. À l'époque, en tant qu'étudiants, nous ne savions pas que de telles possibilités existaient ; on ne nous en parlait pas, comme s'il nous était interdit de le savoir, une sorte de terrain défendu. Quand on sait qu'au même moment plusieurs personnes de Liège étaient déjà parties au Canada pour se spécialiser à « Saint-Hyacinthe » à Montréal... Cela a été une grande erreur de notre faculté : ils auraient dû nous motiver à suivre de tels programmes de spécialisation.

**Vous êtes une spécialiste reconnue en cardiologie, vous avez travaillé à l'étranger, vous y donnez également régulièrement des cours et depuis votre retour en Belgique, vous avez développé une clientèle internationale. Comment évalueriez-vous, en tant que spécialiste, le niveau de la médecine vétérinaire dans notre pays ?**

En Belgique, on trouve surtout de petits cabinets avec un ou deux vétérinaires mais je ne crois pas que la médecine vétérinaire de première ligne en Belgique soit qualitativement inférieure aux pays qui nous entourent. Je pense que le vétérinaire de première ligne en Belgique compense par ses soins : il se sent responsable de sa clientèle et est disponible, ce qui est souvent une bonne chose. Naturellement, les cabinets de groupes sont synonymes de progrès du point de vue de la qualité de vie des vétérinaire mais, si ces cabinets ne prennent les mesures organisationnelles nécessaires pour garantir le niveau de prestation de soins, ils ne seront malheureusement pas meilleurs pour le patient individuel. C'est aussi ce que me rapportent les gens. Bien sûr, je ne vois que des clients référés mais ces gens ont parfois vu jusqu'à huit vétérinaires différents dans de grandes structures - c'est-à-dire huit traitements différents - avant d'être référés. Je ne pense pas que cette façon de travailler soit bénéfique pour la qualité de la médecine vétérinaire.

**Une question plutôt d'actualité : quel regard portez-vous sur la formation continue obligatoire ?**

Oh. Je pense que la formation continue est une question de mentalité et je pense que les vétérinaires qui travaillent le plus dur sont aussi ceux qui suivent le plus souvent des formations. Je ne suis pas

convaincue que les vétérinaires qui ont beaucoup de temps libre sont aussi ceux qui consacreront ce temps à se perfectionner dans leur profession. Personnellement, en tant que membre du Royal College of Veterinary Surgeons et aussi en tant que diplômée du Collège, cela fait des années que je suis habituée au système des formations continues obligatoires. En tant que spécialistes, nous sommes en plus évalués tous les cinq ans et ceci implique notamment de récolter un certain nombre de points durant cette période. Je ne connais pas le nombre exact de points par cœur mais je pense arriver facilement à cent heures par an.

**Un autre sujet d'actualité concerne la polémique sur la limitation du nombre d'étudiants en médecine vétérinaire. Qu'en pensez-vous ?**

Je pense qu'une certaine sélection est nécessaire mais je ne pense pas qu'elle puisse être uniquement basée sur un critère d'intelligence. Sur ce plan, je trouve que le système britannique n'est pas mauvais : il combine à la fois un coefficient intellectuel et la démonstration d'un intérêt évident pour la profession depuis le jeune âge, par exemple au travers de travail bénévole à partir de l'âge de 12 ans dans un refuge, dans un centre d'accueil pour animaux maltraités ou chez un vétérinaire. C'est important car la condition fondamentale pour devenir vétérinaire reste quand même d'aimer les animaux et de savoir comment les manipuler. C'est un aspect qu'on oublie trop souvent. À cet égard, j'ai également été totalement étonnée que les chiens n'étaient pas admis à Expovet, le plus grand salon pour les vétérinaires de Flandres. En Wallonie, c'est différent. Je pense que cette attitude reflète un peu la génération actuelle de vétérinaires. Combien de ces personnes aiment les animaux ? Attention, ceci existait déjà de notre temps et c'est justement pour ça que je trouve que ce facteur, à savoir l'aspect passionnel de la profession, devrait être un important critère de sélection.

**Vous avez passé tellement de temps à l'étranger, vous avez vu et fait tant de choses : ne regrettez-vous pas d'être revenue en Belgique ?**

Non, absolument pas. Si je voulais, je pourrais immédiatement recommencer à travailler en Grande-Bretagne mais je n'en éprouve pas le besoin. Je suis très heureuse du choix que j'ai fait. D'un point

de vue professionnel, c'est naturellement mieux là-bas mais la qualité de vie est supérieure en Belgique. Lorsqu'on a habité, travaillé et vécu onze ans à l'étranger comme je l'ai fait, on a une autre vision de la vie et l'on s'aperçoit aussi que tout n'est pas si mauvais en Belgique. J'ai évidemment vu et appris beaucoup de choses. C'était déjà le cas lorsque j'ai eu l'occasion de faire un stage à Sacramento via l'IVSA pendant mon 1er doctorat. Si je n'avais pas vu à l'époque les possibilités que pouvait offrir la médecine vétérinaire, je n'aurais peut-être pas eu cet appétit d'en vouloir toujours plus. Au final, on peut passer son temps à chercher la perfection mais on ne la trouvera pas si facilement. D'où ma devise : « Ne cherchez pas l'endroit idéal : créez votre endroit idéal ! ». Et c'est ce que j'ai fait ici en Belgique.

**Une question qui me brûle les lèvres depuis mon arrivée concerne vos pingouins : votre cabinet est égayé par des dizaines de pingouins de toutes formes et de toutes tailles.**

Ceci a un rapport avec Édimbourg. Le zoo d'Édimbourg possède la plus ancienne et la plus grande colonie de manchots royaux de l'hémisphère nord. Et lorsque j'effectuais ma résidence là-bas, l'université était responsable des soins des animaux du zoo, et donc aussi des manchots qu'on voyait souvent en clinique. Je ne connais pas grand-chose à leur sujet, à part qu'ils ingèrent tout ce qu'ils trouvent : GSM, bâtons, portefeuilles... tout ! Mais je trouve que ce sont des animaux sympathiques.

**Avez-vous une descendance ?**

(rires) Non, il n'y avait plus de place pour cela !

**Une dernière question, Nicole : avez-vous du temps pour des hobbies ?**

Pour des promenades, beaucoup de promenades. Tous les jours avec Kamiel, mon chien.

[www.envt.fr](http://www.envt.fr)  
[www.ebvs.org](http://www.ebvs.org)  
[www.ecvim-ca.org](http://www.ecvim-ca.org)  
[www.vet.cornell.edu](http://www.vet.cornell.edu)  
[www.vet.purdue.edu](http://www.vet.purdue.edu)  
[www.vetmed.wisc.edu](http://www.vetmed.wisc.edu)  
[www.medvet.umontreal.ca](http://www.medvet.umontreal.ca)  
[www.edinburghzoo.org.uk/attractions/penguinparade.html](http://www.edinburghzoo.org.uk/attractions/penguinparade.html)